

Brèves littéraires

Brèves

L'assistant du gardien

Anne Guilbault

Numéro 82, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guilbault, A. (2011). L'assistant du gardien. *Brèves littéraires*, (82), 84–89.

Je ne suis pas un héros. Je suis un caméléon. Je prends la couleur du ciel au-dessus de ma tête et la forme des rochers qui m'entourent. Je dis ce qu'on veut entendre, souris au bon moment, mange quand on me l'offre, dors quand on me l'ordonne, travaille si on l'attend de moi, chôme quand on ne veut pas de moi. C'est facile. Y a qu'à suivre le mouvement. Ainsi les heurts sont quasiment nuls. Je ne risque pas de me faire des ecchymoses ni de me casser. Quand on se sait fragile comme le verre, on fait attention. On se protège des coups de vent, surtout du grand vent des tempêtes. On apprend à capitonner l'univers autour de soi, à se rembourrer les angles, à agir en douce, à ne pas se faire remarquer, à ne jamais parler trop fort, ni trop bas, à mesurer ses gestes, ses pas, ses regards, ses respirations même, à retenir son haleine... Une fois tout cela maîtrisé, y a plus qu'à se laisser porter. On ne nous remarque plus. On fait partie du décor. On ne souffre plus. Tout est lisse, plane, uniforme, arrondi, mou, morne.

Morne. Est-ce bien le mot que je cherche ? Parce qu'il n'y a pas de tristesse dans ma façon de vivre, je peux vous l'affirmer sans hésitation. La tristesse, je l'ai connue avant, quand je n'étais pas encore le poivrot que je suis maintenant. C'était bien avant que Marie s'enfuie avec la camionnette, quand j'espérais tout de la vie, quand j'ignorais qu'il ne faut rien attendre de rien, ni espérer quoi que ce soit de quiconque... J'en ai mis du temps à comprendre... Des années à tuer le moindre sursaut d'espoir dans ma sale caboche, et c'est peut-être pour ça que les gens disent toujours « c't'idiot de Bob » en parlant de moi...

J'attendais tout de la vie quand j'ai rencontré Marie. De ses cheveux noirs j'ai tout espéré. De ses odeurs j'ai attendu le vent, de sa peau j'ai espéré le courage, pour elle je serais allé à la guerre puis je me serais fait déserteur, mais au lieu de tout cela j'ai récolté la tourmente. Alors dans la tourmente je suis devenu caméléon. Un caméléon de la couleur des pierres. Et ce que j'ai fait ce matin ne va pas en contradiction avec ma philosophie. Je ne suis pas un héros.

Je n'en ai jamais été un. C'est le vent, qui m'a fait agir, rien d'autre, le vent et un parfum d'hiver au cœur de l'été, comme un coup de tonnerre.

Morne n'est donc pas le mot approprié à ma situation. Je dirais plutôt que ma vie est une morte-eau, tout simplement. J'ai réduit les marées au minimum. Ce n'est pas plus compliqué que cela. En fait c'est même très simple. Le mouvement me berce mais ne perturbe en rien mon équilibre. Fini le mal de mer. Le clapotis sert juste à me maintenir en vie et ça me suffit amplement. Si tout le monde dit « c't'idiot de Bob » toutes les deux phrases, moi je dis que c'est parce qu'ils ne me trouvent ni menaçant, ni remarquable et que j'ai donc réussi ma métamorphose. Je fais partie des choses immuables de l'univers comme la mer, les marées, le soleil, la pluie, les saisons. « C't'idiot de Bob », ce n'est pas plus grave que « c'te foutue pluie ou c'te foutu vent... » Sur le coup ça dérange peut-être, une averse imprévue ou un vent qui empêche de prendre la mer, mais ça meuble la conversation aussi, ça éloigne les silences embarrassants, ça donne un sentiment de sécurité... Les gens, ils ne s'en rendent pas compte, mais ils apprécient ma présence. Si je disparaissais, ce serait comme l'absence de pluie pendant des mois, la sécheresse quoi, ou l'absence de vent pendant des semaines... On ne parlerait plus que de ça, de cette absence, la mienne, de la morte-eau, tout à coup. Si la mer devenait morte-eau, ce serait comme qui dirait la fin du monde, les conséquences seraient désastreuses pour tous les continents...

Quand Marie a fichu le camp avec la camionnette, je me suis retrouvé par terre. Je me suis aplati. Je suis devenu aussi mince qu'une pauvre crêpe. Pendant des mois je n'ai vu le monde qu'au niveau du sol. J'étais dans une cave et par le soupirail, je ne pouvais voir que les jambes et les pieds des gens, leurs chaussures. Et toutes ces chaussures que je voyais passer me ramenaient sans cesse à ce matin-là où, comme un idiot, j'avais défendu à Marie de porter ses nouveaux souliers rouges pour aller travailler au restaurant. Comme si de pauvres souliers rouges valaient la peine qu'on se perde, qu'elle parte, que je me retrouve au ras du sol comme une poussière que le moindre souffle balaie.

Pendant des jours je me suis dit : « Il s'agit d'une simple fugue, elle boude, elle va revenir, qu'est-ce qu'elle ferait sans moi, sans nous, elle ne peut pas partir comme ça, on n'a pas encore eu les enfants qu'on rêvait, on n'a même pas commencé à vivre vraiment. Et la maison qu'on devait bâtir... » C'est pour cette maison que j'économisais et qu'elle travaillait au restaurant. Je croyais qu'elle y tenait, elle aussi, à cette maison de pierre qu'on voulait inventer. C'est pour ça que je rechignais pour les dépenses. C'est pour ça que je faisais des heures supplémentaires et qu'on n'allait jamais au restaurant ni au cinéma... pour ce rêve... C'est pour ça qu'elle avait elle-même acheté ces souliers rouges, parce que je trouvais la dépense beaucoup trop extravagante.

C'est ainsi que j'ai appris la leçon : il faut faire, dans la vie, très attention aux détails. Aux détails du présent, parce qu'on ne possède jamais que ce vers quoi on peut tendre la main. Et il suffit parfois d'une paire d'escarpins pour que tout bascule, pour que le vent se lève, vous propulse par terre et que le roulis provoqué par votre chute vous donne le mal de mer pendant des mois et des mois. Je suis peut-être idiot, mais quand on me fait un dessin, je comprends très bien ce qu'on attend de moi. Alors puisqu'on attend de moi que je sois un caméléon idiot, je le suis, et je m'en porte très bien. La morte-eau et les caméléons vont très bien ensemble. Quand on fait ce que les gens attendent de nous, tout est beaucoup plus facile. On finit même par croire qu'ils tiennent à nous. Par moments ils nous oublient, puisque nous ne sommes pas très visibles et que nous n'avons pas d'odeur, mais qui se plaindrait d'un peu de calme et de paix, surtout dans un petit village de pêcheurs où tout le monde connaît tout le monde et médit sur chacun ?

Il me reste toutefois un problème à régler pour que ma vie devienne vraiment une morte-eau. C'est le problème du vent. Je n'arrive pas à prévoir les coups de vent et à m'en prémunir. Ils surviennent et agitent mon eau quand je m'y attends le moins. Mais le pire, dans ce problème, ce n'est pas tant le roulis qu'ils provoquent que les odeurs qu'ils soulèvent. Et avec ces odeurs, le souvenir. Et avec le souvenir, la douleur. Et avec la douleur, la vie. Pas la morte-eau, la vie, celle qui blesse, celle où les femmes vous quittent parce que vous leur avez conseillé de ne pas aller travailler avec

leurs nouveaux souliers, parce que vous n'avez pas compris l'importance des petites choses, parce que vous n'avez pas fait attention.

Certains jours, je m'assois sur les rochers pour prendre mon déjeuner. Tout à coup, une bourrasque de vent contraire me ramène les effluves du restaurant de Marie. Qu'est-ce que vous pensez que ça me fait ? Hein ? J'ai beau être un caméléon, Marie a beau être partie depuis belle lurette, quand une odeur me la ramène et que je la revois dans sa petite robe de serveuse, les cheveux défaits, les couleurs me reviennent, mon sang se met à circuler plus vite et le manque d'elle me plie en deux. Je n'y peux rien, je n'ai jamais rien pu contre les odeurs, elles sont plus fortes que moi, elles me violent, elles me détruisent tout.

Alors ce qui s'est passé ce matin, ma réaction, mon geste, tout ça c'est la faute du vent uniquement. C'était l'heure du déjeuner. J'étais sur les rochers et je regardais les jongleurs du cirque pratiquer leur numéro quand un coup de vent m'a amené un parfum d'hiver. Cela m'a scié. J'ai pensé Marie est revenue, elle est revenue après tout ce temps pour me voir, peut-être qu'elle regrette, peut-être qu'elle est malheureuse là où elle est, Marie est revenue, avec son parfum d'hiver...

J'ai bondi sur mes pieds et j'ai levé les yeux vers le pont. C'est là que je l'ai vue. La même robe fleurie que celle de Marie le jour qu'elle est partie, la même délicatesse dans le corps... J'ai compris tout de suite qu'elle sauterait. On ne se tient pas ainsi sur le pont si on n'a pas envie d'en finir, vous pouvez me croire, je l'ai déjà vécu, ce moment, quand la femme du gardien avait décidé de sauter du même pont, au même endroit exactement, à marée haute pour que les remous en bas autour des rochers empêchent de nager pour la récupérer. Je m'en souviens de son plongeon... Il y a longtemps, un autre jour de chaleur. À croire que les femmes ne supportent pas la chaleur... Le gardien est devenu complètement fêlé... il ressasse ses souvenirs... Tout aussi morte-eau que la mienne, son existence...

La jeune femme... Ce matin, quand j'ai couru vers elle, je tendais les bras vers son parfum, la bouche ouverte, le

cœur battant. Honnêtement, je ne courais pas pour l'aider, je courais vers mon amour perdu. Quand je l'ai rejointe, plein de gens l'entouraient et se demandaient quoi faire. Personne ne bougeait parce que tout le monde avait peur de la précipiter dans la mort. C'est alors que le vent s'en est mêlé. Il m'a soufflé au visage son parfum. Tout à coup j'ai vraiment cru que Marie était devant moi et qu'elle voulait me quitter à nouveau.

Je me suis élancé vers elle et j'ai saisi sa taille avec mes deux mains, comme quand je voulais danser avec Marie... Surprise, elle s'est cabrée... et a glissé dans le vide... Tout le monde a crié. Tout le monde a crié pour ne pas entendre son corps toucher l'eau ou s'éclater sur les rochers. Je me suis approché du bord et j'ai regardé en bas. C'est là que j'ai réalisé qu'il ne s'agissait pas de ma Marie.

Marie aussi avait les cheveux noirs. Marie, elle portait toujours des escarpins à talons hauts, comme si elle s'en allait danser. Elle voulait toujours danser et je ne voulais jamais. Elle dansait même avec les femmes, quand les hommes du village étaient trop saouls pour la faire tourner. Marie, elle n'était pas du genre à se jeter du haut d'un pont. Elle était de celles qui refusent d'attendre en vain, qui se refusent à la morte-eau. Dans la vie, il y a les femmes qui se jettent en bas des ponts et celles qui s'enfuient avec des camionnettes. Dans la vie, y a les hommes qui s'enfoncent dans les bois pour oublier, et ceux qui deviennent morte-eau. C'est aussi simple que cela.

Donc ce matin, je n'ai pas essayé de la sauver, la petite, j'agissais sans avoir décidé d'agir, j'étais poussé par le vent et rien d'autre. De toute façon, personne ne pouvait rien pour elle, personne, car cette petite, elle faisait partie de celles qui sautent dans le vide, et si je l'avais sauvée, elle se serait jetée d'un autre pont, dans un autre port. Faut pas se faire d'illusion. C'est la vie. C'est comme ça. On est dans un camp ou dans l'autre, jamais dans les deux à la fois.

Voilà. Vous pouvez écrire mon nom dans votre journal si vous voulez, mais je préférerais que non. Tout ce que je veux, c'est retourner à mon poste, qu'on m'oublie. Je vous le répète, sans ce parfum de neige qui fond au printemps,

jamais je n'aurais couru vers la petite. Comme les autres je l'aurais regardée tomber et je me serais dit : « C'est bien dommage, mais qui peut savoir ses raisons ? »

Je ne suis pas un héros, monsieur le journaliste, juste un caméléon qui s'est laissé berner par le vent une fois de plus, qui veut qu'on le laisse tranquille, qu'on arrête de s'agiter autour de lui, qu'on oublie son existence.

L'immobilité, voilà la solution. Laissons le mouvement aux femmes, elles ont ça dans le ventre, ça va, ça vient, comme les tempêtes, comme le sang. On ne peut rien contre ça. C'est réglé d'avance.